



Compte rendu de: Pierre Déléage, Lettres mortes. Essai d'anthropologie inversée (Paris, Fayard, 2017)

Anouk Cohen

► To cite this version:

Anouk Cohen. Compte rendu de: Pierre Déléage, Lettres mortes. Essai d'anthropologie inversée (Paris, Fayard, 2017). Archives de Sciences Sociales des Religions, 2018, pp.262-264. 10.4000/assr.44771 . hal-03070151

HAL Id: hal-03070151

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03070151>

Submitted on 18 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre DÉLÉAGE, *Lettres mortes*. Essai d'anthropologie inversée

Paris, Fayard, 2017, 318 p.

Anouk Cohen

RÉFÉRENCE

Pierre DÉLÉAGE, *Lettres mortes*. Essai d'anthropologie inversée, Paris, Fayard, 2017, 318 p.

- 1 La « Leçon d'écriture » de Claude Lévi-Strauss constitue le point de départ de cet ouvrage qui réexamine le triangle idéologique écriture/état/science à partir d'une lecture détaillée, nuancée et complexe de cet extrait fameux de *Tristes tropiques*, tiré d'une anecdote chez les indiens Nambikwara du Brésil central. En complément de nombreux travaux consacrés à une remise en cause profonde des liens unissant l'écriture à la rationalité et au pouvoir politique, l'auteur approfondit ici l'analyse en explorant les représentations surnaturelles qu'avaient les indiens de l'écriture avant leur alphabétisation. À partir d'un corpus de textes ethnologiques et d'observations recueillies au cours d'enquêtes de terrain, il s'attache à restituer le point de vue amérindien sur l'alphabet occidental et, par là, sur « la culture des blancs ». Ainsi, Pierre Déléage nous invite aussi bien à saisir les discontinuités de la conception classique triangulaire de l'écriture en pointant le « malentendu épistémologique » à l'origine des *a priori* sur les interprétations surnaturelles du savoir chez les Amérindiens, qu'à prendre part à un « essai d'anthropologie inversée », sous-titre de l'ouvrage et point d'ancrage de la réflexion. Dans le dernier chapitre qui ouvre l'étude aux pays andins, la démarche aboutit à un basculement de la réflexion né d'une interrogation du chercheur sur sa position, mettant au jour les conditions épistémologiques et politiques de toute enquête anthropologique. Le public se voit ainsi engagé dans une compréhension franche et sensible du métier d'ethnologue. La lecture de l'ouvrage dont l'intitulé (*Lettres mortes*) souligne l'impossibilité (ou le refus ?) de reconstituer un point de vue amérindien sur l'écriture du blanc en des termes scientifiques, se déploie ainsi à deux niveaux : l'un,

discursif, documente les caractéristiques historiques de l'écriture, du livre et du savoir propres aux Andes ; l'autre, « narratif » décrit « les conditions d'objectivation intellectuelle, politique et littéraire de l'enquête » (p. 12). Ce dernier niveau établit une rare proximité entre le lecteur et l'auteur qui livre une part intime de sa relation à la discipline et au rôle qu'il entend y jouer.

- 2 Il n'est pas inutile de rappeler ici « la Leçon » de Claude Lévi-Strauss dont les composants sont décryptés un à un dans les six premiers chapitres de l'ouvrage. Durant l'été 1938, au cours d'un rituel d'échanges d'objets entre deux sous-clans, le chef nambikwara fait mine de lire un papier couvert d'une « écriture ondulée » semblable à celle de l'anthropologue. Cette scène d'appropriation de l'écriture par un indien analphabète se produit après que l'ethnologue ait distribué des feuilles et des crayons aux indigènes « qui ne savaient pas dessiner ». Un geste étonnant dont l'intelligibilité est efficacement reconstruite dans le second chapitre à travers la description du contexte intellectuel de l'époque où les amazonistes prennent appui sur les théories de l'art pour mener leurs enquêtes et élaborer leurs analyses sur les origines de la figuration. Prenant le contre-pied de Lévi-Strauss, qui interprète les lignes ondulées comme une « comédie » destinée à renforcer l'autorité du chef, Déléage s'emploie à restituer la rationalité propre à la représentation amérindienne de l'écriture en ouvrant l'étude à la littérature ethnographique amazonienne. L'analyse comparée de récits mythiques au centre du troisième chapitre montre que 70 % des langues de la région utilisent le même terme pour désigner les ornements graphiques traditionnels et l'écriture alphabétique. Celle-ci fait donc l'objet d'une interprétation proprement indigène pérennisée dans la langue dont l'étude permet de reconstruire l'intelligibilité du geste effectué par le chef nambikwara. Pour renforcer l'argumentation, Déléage complète l'analyse sémantique d'une étude neurobiologique qui met au jour un même système neuronal mobilisé dans la reconnaissance des formes des lettres écrites et des motifs graphiques. Le constat de Lévi-Strauss d'une « société sans écriture » est ainsi ébranlé. Loin d'en être dépourvus, les Nambikwara en avaient une conception « autre » ; l'écriture référait, pour eux, à des entités surnaturelles.
- 3 L'histoire de Sangama, un indien Yine, au cœur du quatrième chapitre, est un exemple paradigmatique de la façon dont les chamanes et les prophètes utilisaient l'écriture pour produire des autorités surnaturelles. Au début du ^{xx}e siècle, Sangama ramassait les magazines en couleurs jetés par son patron sur lesquels apparaissaient des photographies et du texte. Il interprétait ces images figuratives comme la première phase des visions chamaniques qui consistaient en l'apparition hallucinogène de motifs géométriques ornementaux. Cette équivalence concrétisée une fois de plus par la polysémie d'un mot employé pour désigner aussi bien les formes graphiques, les motifs géométriques des visions que les lettres d'écriture, poussa le chamane à conférer aux livres une efficacité thérapeutique, voire messianique. Toutefois, s'étonne Déléage, cette interprétation surnaturelle de l'écriture n'est pas reprise dans la mythologie amazonienne où elle est utilisée, sur un plan secondaire, comme un moyen de différencier les Indiens et les Blancs. Ainsi, un mythe répandu raconte comment les premiers ont fait le choix de l'arc tandis que les seconds optent pour le fusil, une division technique inaugurant la longue histoire de domination économique occidentale. Dans plusieurs variantes de ce récit, les livres, associés aux objets manufacturés, sont conçus comme l'origine du savoir des blancs employé stratégiquement par les chamanes au cours de cultes engageant l'écriture pour objectiver les connaissances dont ils étaient les détenteurs et s'approprier « l'autre savoir » qu'ils confrontaient sans cesse au leur.

- 4 À la suite des quatre premiers chapitres sur l'ancrage des représentations amérindiennes de l'écriture dans les arts graphiques, les mythes et les rituels chamaniques, l'auteur revient sur la notion même d'écriture, explorée à la lumière du concept développé par Carlo Severi d'écriture sélective, pour mettre au jour les principes sémiotiques des lignes ondulées tracées par le chef nambikwara. À partir de trois exemples, l'auteur analyse dans le cinquième chapitre comment cette écriture « utilisée avant tout pour accompagner et rendre plus exact l'apprentissage par cœur de discours qui seront ensuite récités » (p. 139), fut inventée sous différentes formes et à maintes reprises par des chamanes qui cherchaient aussi bien à acquérir le pouvoir des blancs qu'à stabiliser les récitations rituelles. Le sixième chapitre enrichit l'analyse à partir d'une enquête menée au sein d'un mouvement prophétique de Guyane dont le chef aurait, selon la littérature ethnologique, inventé une écriture dans des modalités semblables à celles des Nambikwara. À l'instar de nombreux mouvements prophétiques de la région, celui-ci élaborait une conception dite « surnaturelle » par les spécialistes du « culte du cargo » de la technologie des blancs. Une fois de plus, Déléage complique le constat en restituant la rationalité propre à la représentation de la technologie par le chef et ses disciples à partir d'une recherche bibliographique et empirique de la conception amérindienne du savoir. Il en ressort une explication fort stimulante : le savoir des blancs sur les objets manufacturés délégué à des spécialistes plutôt que de faire l'objet d'une transmission simple et facilement intelligible comme dans les sociétés amérindiennes, était semblable aux savoirs dévolus par celles-ci à des entités surnaturelles. Cet écart dans la conception et la mise en pratique du savoir pointe selon l'auteur un profond « malentendu épistémologique » qui donna l'impression aux blancs, comme aux amérindiens, de leur supériorité épistémique. Les indiens avaient bien saisi ce malentendu qu'ils mobilisaient tactiquement pour renforcer l'attractivité de leur récit mythologique et rivaliser avec, d'un côté, le savoir traditionnel jugé désuet et, de l'autre, le savoir étranger. En outre, l'enquête ethnographique permit à l'auteur de renforcer sa lecture de la « Leçon » : observant le chef chanter en traçant sur le sable des signes associés aux différents vers récités, il comprit que celui-ci, à l'instar du chef nambikwara, avait élaboré une compréhension sémiotique du discours.
- 5 Fruit d'une enquête menée au Pérou en 2014, le septième chapitre inscrit l'étude dans une réflexion politique articulée autour de la question de l'asservissement des paysans andins au moyen de l'écriture et de la science coloniales. À partir de l'étude du « mythe de l'Inkarri » narrant la rencontre de Jésus-Christ (incarnant les colons espagnols) et du roi Inka (représentant le peuple andin), à l'origine d'une riche tradition orale qui fait de l'écriture l'un des instruments de la domination, le chapitre met en exergue « le viol des Andes par l'écriture » et « les impasses du métier d'anthropologue » (p. 187) dans un pays où l'histoire de la discipline et la littérature sont inextricablement liées aux luttes sociales. À rebours des premiers anthropologues péruviens engagés dans le socialisme du milieu du ^{xx}e siècle ayant interprété les traditions orales du « mythe de l'Inkarri » comme une seule critique de la société coloniale, l'auteur s'est attaché à étudier les variantes de ce récit, à la recherche d'indications sur l'écriture et le livre de manière à en restituer une conception andine remettant en cause l'image préjugée de « l'indien sans écriture ». L'analyse met en évidence une première nuance : si les variantes du mythe présentent l'Inka vaincu par les colons à cause de son illettrisme, son ignorance y est néanmoins décrite comme symétrique à celle du roi d'Espagne, incapable de déchiffrer les *kipu*, « cordelettes à nœuds utilisées par les incas pour transcrire les éléments variables de

longs discours cérémoniels dont la mémorisation était confiée à des spécialistes » (p. 139). En outre, la description comique de l'écriture comparée à des pattes d'oiseau témoignerait, selon l'auteur, d'un sentiment de dédain et de « supériorité épistémique » de la part de l'Inka. Une variante récente du mythe de l'Inkarri met en scène la rencontre du roi Atahualpa rejetant la Bible et du conquistador Pizarro décidé à dominer l'empire à la suite de ce geste jugé blasphématoire. Recoupant éléments mythiques et historiques, cette forme hybride du récit fait l'objet de représentations théâtrales dans certains villages dont l'analyse a permis à l'auteur de dissocier le point de vue andin sur l'écriture et le livre de leur représentation étrangère nécessairement produite par les procédures de recueil des récits oraux. Or, l'enquête pointe un fait marquant : la pièce écrite ne présente pas tant le rejet de la Bible comme le refus du catholicisme que comme la contestation de la chose écrite et du livre par peur et ignorance, remettant ainsi en cause la pensée occidentale qui mobilisa l'argument religieux comme prétexte à la conquête coloniale.

- 6 Dans un contexte politique marqué par la lutte populaire du Sentier lumineux, les variantes du mythe de l'Inkarri ont fait l'objet d'une vive discussion entre anthropologues péruviens et étrangers sur la « pertinence épistémologique » du savoir. Selon l'auteur, qui retrace la genèse du débat et réexamine le contentieux, celui-ci met au jour un « malentendu culturel » entre les colons tenants d'un « savoir causal » (celui du scientifique inégalement partagé), et les paysans andins porteurs d'un « savoir d'usage » (facilement explicable et largement diffusé), au fondement de l'histoire coloniale. Le retour sur ce malentendu évoqué dans le chapitre précédent permet à l'auteur d'insister, pour conclure, sur la « grossière erreur d'épistémologie » des anthropologues accusés d'avoir trop souvent négligé la modification et l'adaptation du savoir traditionnel pour répondre aux problèmes posés par l'apparition des techniques étrangères, nourrissant ainsi les représentations occidentales de l'indien inférieur. À l'opposé de ces considérations autoritaires du vrai savoir, Pierre Déléage s'emploie à donner une représentation fidèle de la réflexion amérindienne sur l'écriture, en reconnaissant dans l'interprétation aussi bien de l'anthropologue que du colon, une même violence symbolique exercée par une classe dominante. Ainsi, c'est sur une note pessimiste pour la discipline que s'achève l'étude qui s'apparente à un véritable *mea culpa* de l'auteur.